

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, 45 fr. Paris et l'étranger, les frais de poste en sus.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONTEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERIONS: Annonces: la ligne... 25 c.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LASTEYRE & Co, 5, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de Publications.

EXTRAIT

Des minutes du Greffe du Tribunal de première instance séant à Lille, section correctionnelle.

Par jugement définitif rendu contradictoirement par ledit Tribunal, le 26 janvier 1875, enregistré, Le nommé Joye Constant, né à Wynckel, St-Eloi (Belgique) 37 ans, Marchand de lait battu à Menin (Belgique) déclaré coupable de falsification de lait battu, a été condamné à cinquante francs d'amende.

Certifié par le Greffier, soussigné FIEVET. Vu au parquet: Pour le Procureur de la République, FELIX TOURNIER.

BOURSE DE PARIS

Table with 2 columns: Instrument (e.g., 3 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Price (e.g., 65 50, 95 50, 102 75)

Service particulier du Journal de Roubaix

Table with 2 columns: Action (e.g., Banque de France, Société générale) and Value (e.g., 3905 00, 570 00)

DÉPÊCHES COMMERCIALES

Marseille, 3 mars, 12 h. s. Laines: Kharassan 245; Georgie 175. Soie: Filature Syrie diverses 57 à 62; T. G. 64. Cafés: Ventes 1164 sacs Rio à 172. Cotons: Tarsous 135; Pirée 160; Salonique 175; Jumel 220.

Feuilleton du Journal de Roubaix

du 4 Mars 1875.

LA FEMME

CAPITAINE AUBÉPIN

PAR CLAIRE DE CHANDENEUX VII.

(Suite.)

— Mon Dieu! oui. Puis-je, à mon tour, sans indiscretion, m'enquérir du nom d'une personne qui paraît si fort versée dans les questions de préséance et de municipalité? — Mme Lémincé. — Notre voisine? — En vérité, madame, vous en étiez-vous donc aperçue? — Tenez-vous vraiment à la visite d'une vieille femme qui vient au camp pour le traverser, embrasser son fils et repartir? — Mme de Lestenac, par le soin jaloux qu'elle prend d'accaparer tout votre temps, nous disposait à attacher un grand prix à la faveur dont elle jouissait. — Vous doublez mes regrets, ma-

Liverpool, 3 mars, 2 h. 30 soir. Cotons: Ventes, 15,000 b. dont 3,400 pour la spéculation. — Tenus.

New-York, 3 Mars. Change sur Londres, 4.83; change sur Paris, 3.11 1/4. Valeur de l'or, 114 5/8, Café good fair, (la livre) 17 Cafés good Cargoes, (la livre) 17 3/4. Marché calme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et C. représentés à Roubaix par M. Bulteau-Desbonnets: Havre, 3 mars, 2 h. 50 s. Cotons: Ventes, 2,000 b. Disponible et livrable très fermes.

Liverpool, 3 mars, 2 h. 50 s. Cotons: Ventes, 15,000 b. Marché ferme; Manchester raidissant.

New-York, 3 mars, 2 h. 50 s. Cotons: 16 1/4. Recettes de quatre jours, 39,000 b. Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix: Liverpool, 3 mars. Cotons: Ventes 15,000 ball., disponibles fermes, livrables plutôt aisés.

Havre, 3 mars. Cotons: Ventes 3,000 b. tendus. Sur-rate haussants. New-York, 3 mars. Recettes 39,000 b.

ROUBAIX 3 MARS 1875.

Tous les journaux publient le texte ou l'analyse de la déposition de M. Léon Renault, préfet de police, recueilli par les sténographes de la commission dont M. Savary a été le rapporteur. Les polémistes disputent là-dessus à perte de vue, et les organes radicaux nous ne dirons plus républicains, puisqu'il est convenu que, pour six ans au moins, nous sommes tous républicains — les organes radicaux, disons-nous, se font surtout remarquer par leur ardeur vengeresse. Voici, par exemple, comment s'exprime la République française que nous aimons à lire et à citer d'abord parce qu'elle est la mieux écrite du parti, et ensuite parce qu'elle a pour rédacteurs et pour inspirateurs les chefs avérés de la gauche avancée.

«... Ce qu'il nous importe de constater c'est que, depuis trois ans, le parti bonapartiste a employé pour sa propagande et pour son organisation des moyens occultes qui n'ont rien de commun avec les procédés des partis dont les intentions n'ont rien de factieux, des moyens qu'on appelle, dans la langue politique, des moyens de conspirateurs. Ce n'est pas seulement par l'usage de la liberté, par la discussion, par la prédication de certaines doctrines, que le parti bonapartiste a voulu agir et se reconstituer: c'est par l'exploitation de l'ignorance, par la menace, par l'inimicalité, par le mensonge, par les promesses, par la corruption, par l'embaufrage, par les manœuvres les plus immorales. Il n'a jamais essayé de persuader personne: il a cherché à gagner des adhésions, en troublant l'esprit des simples ou des malheureux, en les poussant au désespoir et en les trompant par un double langage, en excitant les convoitises, en faisant vibrer toutes les passions basses, en abusant de toutes crédulités, de toutes les faiblesses. Mais de cela encore nous ne devons pas être surpris. Ce qui est grave et ce qui est démontré jusqu'à l'évidence par M. le préfet de police, c'est que tous ces efforts détestables, toutes ces manœuvres, toute cette organisation compliquée, tous ces efforts nombreux des personnages enrôlés et gouvernés par M. Rouher et de leur clientèle plus ou moins dévouée n'auraient obtenu aucun succès, si le

parti bonapartiste n'avait pas pu faire de la propagande dans le monde officiel, « à un imaginaire auprès du gouvernement », le dit si hautement le journal.

Il y a beaucoup de vrai là-dedans et nous reconnaissons que la propagande bonapartiste n'est pas toujours des plus honnêtes. Mais la République française et les autres journaux du même parti se trompent, s'ils s'imaginent porter un coup terrible au parti de l'empire, en constatant la puissance de son organisation et les progrès de sa propagande. Ils produiront plutôt l'effet contraire, et bien des gens indécis, qui n'aiment pas la République, et qui éprouvent une sainte horreur pour le spectre blanc, se diront, qu'après tout, ils ne risquent pas grand chose à se rallier à un parti assez fort pour donner ainsi, même vaincu, le vertige à ses ennemis.

Nous voyons, non sans regret et sans inquiétude, un certain nombre de journaux conservateurs s'associer à cette campagne des radicaux, au lieu de rechercher si l'organisation et la propagande radicales ne sont pas bien autrement dangereuses et immorales que l'organisation et la propagande bonapartistes. Les patriotes monarchistes et catholiques ont des griefs assez sérieux contre l'empire, sans aller lui chercher querelle, à propos des agissements actuels d'un certain nombre de ses partisans. Qu'ils opposent à sa politique sans grandeur et sans principes, la politique vraiment nationale de la Restauration; qu'ils montrent cette France que nos rois avaient faite si grande, et que l'Empire nous a laissée humiliée, envahie et démembrée; au budget royal de 1829, se soldant en excédant, qu'ils comparent les vingt milliards de la dette impériale.

Voilà, pour eux, la façon, vraiment efficace et vraiment digne, de combattre le bonapartisme. Mais, de grâce, qu'ils ne s'allient pas, sous le prétexte de lui faire échec, aux pires ennemis de leurs croyances et de leurs principes.

Dans l'article dont nous venons de citer un fragment, le journal gambettiste écrit ceci:

« Le parti bonapartiste a conspiré après Sedan, comme il conspirera toujours, comme il avait conspiré après Waterloo, pendant toute la Restauration, pendant tout le règne de Louis-Philippe. »

Si le parti bonapartiste a toujours conspiré, il a cela de commun avec le parti républicain: il leur est même arrivé assez souvent de conspirer ensemble, et si les républicains et les libéraux d'après 1815, n'avaient pas contribué à entretenir la légende napoléonienne, il est probable que le neveu de l'Empereur ne se serait jamais trouvé en mesure de faire son coup d'Etat. Victor Hugo, par ses poésies, M. Thiers, par son Histoire du Consulat et de l'Empire, et Béranger, par ses chansons, ont certainement été les auxiliaires les plus utiles de ce parti.

Nos aînés se souviennent encore de ce temps où d'un bout à l'autre du pays, l'on chantait sur l'air des Trois Couleurs:

A moi soldat, à vous gens de village, Depuis huit ans, on dit: votre Empereur

A dans une lie achevé son naufrage. Il dort en paix sous un saule pleureur. Nous sourions à la triste nouvelle, O Dieu puissant qui le crées si fort, Toi qui d'en haut l'as couvert de ton alle, N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Quand Béranger faisait chanter au peuple ces couplets et tant d'autres pareils, il croyait bien travailler contre le gouvernement de la Restauration, mais il n'imaginait pas qu'il préparait un second empire qui devait étrangler la République. Il lui a pourtant été donné, au chansonnier, de voir la révolution porter ses fruits naturels.

Et n'a-t-on pas vu, même sous le second empire, se continuer cette conspiration, cette entente, si l'on trouve le mot trop dur? Quand Napoléon III faisait l'unité italienne et laissait faire l'unité allemande, ces deux unités qui devaient rompre l'unité française, ne trouvait-il pas ses plus chauds approuveurs dans le parti républicain? Les collections du Siècle et des autres journaux de l'époque sont encore là et donnent leur témoignage.

Seuls alors, les catholiques, les cléricaux, les monarchistes criaient à l'Empereur qu'il nous conduisait à l'abîme. On les traitait, comme toujours, de réactionnaires et de mauvais Français. Un avenir trop prochain devait, hélas! leur donner raison et montrer de quel côté se trouvaient les véritables amis de la patrie.

Aujourd'hui, l'empire et le radicalisme sont en querelle. Nous n'avons pas à nous en mêler. La France jugera. Tôt au tard, elle saura choisir les siens. ALFRED REBOUX.

A l'appui de ce que nous disons de la propagande radicale, nous citerons, d'après la sténographie, cette conclusion de la déposition de M. le préfet de police:

« L'organisation du parti bonapartiste n'est pas la seule organisation occulte et redoutable qui se soit constituée en France. Le parti de la révolution sociale et cosmopolite, je vous l'ai déjà dit, je tiens à vous le répéter, a aussi la direction, ses cadres et sa propagande.

« Si j'avais à vous entretenir de ce péril, considérable à mes yeux, je ferais mon devoir en éclairant l'Assemblée sans réserve et en parlant en toute sincérité, comme je viens de le faire devant vous.

« Je lui montrerais que, si le parti impérialiste va prendre son mot d'ordre à Camden-Place, le parti révolutionnaire va chercher le sien à Genève, à Londres et à Bruxelles; que, si le parti impérialiste a eu ses intelligences à Quêlern, le parti révolutionnaire a ses correspondances avec Nœmécé; que, dans le parti socialiste et radical, il y a une direction, des agents en tournée, des correspondants, comme dans le parti impérialiste; que la propagande de ces deux partis, agissant parallèlement vivant les yeux fixés l'un sur l'autre, s'empruntant leurs procédés, leurs ruses avec la loi, est également contraire au fonctionnement régulier d'un gouvernement fort, qui ne doit tolérer, à côté et en dehors de lui, aucune fédération, et aux libertés publiques qui n'existent que lorsque, entre les citoyens et l'Etat, il

ne s'interpose aucune puissance occulte.

« Je lui dirais qu'entre l'organisation révolutionnaire et l'organisation bonapartiste, il n'y a que trois différences: 1^o La première, c'est que l'une, qui tend au régime communaliste, est plus anarchique dans sa direction que l'autre, qui se propose de nous ramener à la dictature, et qui en emprunte à l'avance les procédés; la seconde, c'est que l'organisation révolutionnaire, plus souvent atteinte par les lois répressives, et qui se croit moins en situation de se mettre au-dessus de leur atteinte, dissimule avec plus d'art ses procédés et ses manœuvres; la troisième, c'est qu'à l'appui de sa propagande, l'organisation révolutionnaire ne peut rien permettre à ses adhérents que pour le jour où elle aurait réussi à s'emparer du pays par des moyens violents, tandis que l'organisation bonapartiste ne craint pas d'offrir, à ceux qu'elle veut entraîner ou séduire, l'appui d'un crédit imaginaire dont elle se vante auprès d'un gouvernement institué pour lui barrer le chemin et qui ne failira pas à son mandat. »

Bulletin du jour

Les journaux passent force commentaires sur les scrutins d'avant-hier et la signification qu'il est possible d'y attacher.

Pour dire ici notre humble avis sur ce sujet, il nous a paru que la République française triomphe trop d'un succès réel, mais non complet, et en tout cas de peu de conséquence, tandis que Français, au contraire, a plutôt mauvaise grâce en ne donnant pas ses vraies proportions aux votes qui ont fait passer M. Ricard à la vice-présidence et M. Lamy parmi les secrétaires. Au demeurant c'est de part et d'autre s'amuser trop prématurément à exalter ou à dénigrer la nouvelle majorité: qu'on laisse le ministère se constituer, les vraies questions se poser, l'interprétation de la dernière constitution essayer de se traduire en lois, ce sera le moment alors de juger de visu la solidité de la mosaïque Gambetta-Wallon.

Nous n'avons nos lecteurs au compte-rendu de la séance tenue hier par l'Assemblée. Beaucoup d'ajournements, on verra, mais peu de besogne faite. C'est que toutes les préoccupations se portent en dehors de l'enceinte parlementaire. Il est arrivé à Versailles enfin. A cette heure-là même on le sait en la présence du Maréchal, et sans doute que l'énigme, sans solution depuis quatre ou cinq jours, est près de donner son mot.

L'entrevue de M. Buffet et de M. de Mac-Mahon a eu lieu, en effet, mais nos dépêches nous disent qu'avant d'accepter la mission de constituer un cabinet, l'honorable président de l'Assemblée a demandé à réfléchir encore et de voir quelques personnalités politiques. D'après nous, ces délais en se prolongeant démontrent le peu d'illusion que se fait M. Buffet sur les difficultés que l'attendant au ministère: l'erreur serait grande de supposer que l'institution de la république définitive a rendu le chemin plus aisé; le char est lancé, c'est vrai, mais l'attelage est si bigarré et si divergent qu'on comprend sans peine que le plus habile défile à la seule idée d'avoir à maîtriser des humeurs si peu faites pour aller ensemble.

En attendant M. d'Audiffret-Pasquier, futur ministre de l'intérieur inscrit sur

les tablettes de tous ceux qui révoquent un accomplissement de l'Empire, vient, dit-on, de retirer son nom et sa personne de ces combinaisons en l'air. La prétendue lettre de M. Buffet à M. Dufaure est aussi démentie. On a parlé d'une démarche de M. de Broglie auprès du premier à son arrivée à Paris; mais, sauf cette légère nouvelle, les hommes politiques dont le chef possible du prochain cabinet a demandé le temps de prendre l'avis, sont encore le secret des dieux.

Un mot maintenant sur le rapport Savary que dans la dernière séance de l'Assemblée on a décidé de mettre à l'ordre du jour aussitôt le ministère réformé. Aux yeux des républicains, M. Savary est devenu un héros depuis qu'il a le factum dirigé contre les bonapartistes; depuis que nous l'avons lu, nous, nous avons trouvé que beaucoup de bruit se fait pour peu de chose — que tout bien considéré, le parti impérial, qu'on érige en parti conspirateur, ne fait que se donner dans sa propagande des torts qu'on pourrait plus justement reprocher au parti révolutionnaire, et finalement que c'est d'expérience historique, que les persécutions outrées ont souvent ressuscité les morts. Pour tous ces motifs nous regrettons la lutte qui se prépare sur le rapport Savary, car tout ce qui sort ou à l'air de sortir de la légalité n'enfante que des repréailles. JULES ARMELLE.

Notre correspondant, M. de Saint-Chéron, nous écrit:

« D'après des renseignements de Versailles, il n'y a encore eu que de simples pourparlers entre M. Buffet, le maréchal et quelques-uns des chefs de la nouvelle majorité. Le résultat de ces pourparlers doit seul faire connaître à M. Buffet s'il est en état de se charger de la formation du ministère. »

CHRONIQUE

Le 15^e bureau a procédé au tirage au sort de la sous-commission chargée d'examiner l'élection des Côtes-du-Nord. On a été appelé: MM. Denormandie, Horace de Choiseul, Castelnau, Destremir et Dezanneau.

On a distribué hier, uniquement aux députés, une nouvelle annexe au rapport Savary. Cette nouvelle annexe est un album composé de différents modèles de photographies impérialistes distribués dans les campagnes. Avant la séance, les députés étaient occupés à la feuilleter.

Le rapport fait par M. Savary, au nom de la commission d'enquête sur l'élection de la Nièvre, a été distribué hier aux membres de l'Assemblée nationale. Ainsi que nous l'avons déjà dit, le rapport contient toutes les dépositions reçues par la commission et dont la plupart ont été suffisamment divulguées pour que le texte en ait plus à exciter la curiosité. Celle de M. le préfet de police renferme seule des détails encore inconnus; entre autres ceux relatifs à l'organisation de la police des comités bonapartistes:

« Dès l'origine, a dit M. le préfet, dans la composition du comité directeur qui se réunissait chez M. Rouher, vous avez vu le nom de Piétri, le dernier préfet de l'Empire. Il fut, avec MM. Rouher, Conti et Chevreau, un des qua-

draine, et quelle émotion n'y avait-elle pas éprouvée?

Elle confiait ses enfants à Lambert pour les promenades de quelque durée, et surveillait ensuite leurs jeux de sa fenêtre.

M. Aubépin, sombre, silencieux, observateur, rentrait du camp de bonté heure, y remontait tard, ne parlait plus de pêche, et se faisait l'ombre de sa femme.

Rien cependant n'avait éveillé une troisième fois ses défiances.

M. de Curnil n'apparaissait qu'une fois le jour à la maison Nicolle, à l'heure où les exercices du 104^e n'étaient pas encore terminés, s'enfermait avec sa mère ou l'emmenait, en compagnie de Mme de Lestenac, faire quelque excursion dans le camp.

Le jeune homme, depuis qu'il craignait de rencontrer Berthe, n'affrontait pas sans une émotion secrète ce petit escalier étroit, tournant et obscur, duquel il s'exposait à voir surgir subitement le fantôme de sa jeunesse.

Il avait dû beaucoup l'aimer et beaucoup souffrir, car le seul nom de cette femme appelait sur ses traits une expression de douleur et de colère.

Et son front se colorait quand il passait devant cette porte fermée, derrière laquelle on entendait parfois la douce voix de Berthe parler à ses enfants.

C'était un supplice pour lui que ces indiscretions involontaires de la maison de planches, qui laissait filtrer entre les murailles les caprices enfantins, les emportements paternels, les sages réprimandes maternelles.

Il est vrai que les mêmes causes acoustiques lui apportaient les jalousies frêles de Mme Aurélie, les soumissions absolues de M. Lémincé, les coliques mystérieuses de Louise et du ciseau bleu impérial, et, parfois, le persiflage de l'infortuné Flavien de Lestenac, qui ne trouvait pas toujours où s'asseoir au milieu des caisses ouvertes, des robes dépliées, des rubans déroulés, des boîtes de fard, des flacons de essences et des romans.

Ce fut ce même jeudi soir que l'empereur et le jeune prince firent leur entrée à la gare du Petit-Mourmelon, d'où ils furent escortés, entre un double rang de troupes, par tout l'état-major du maréchal, jusqu'au quartier impérial.

Les dames de la maison Nicolle, sauf Berthe, assistèrent à cette arrivée, dont Mme de Lestenac ne parut pas très-satisfait. Elle était pourtant jolie à plaisir, rabillée comme un charme, et bien placée pour attirer tous les regards, et pourtant son front resta sérieux et sa lèvre boudeuse.

Il est vrai de dire qu'elle ne reconnut

pas un seul visage de connaissance parmi tous les plumets tricolores qui s'agitaient avec empressement autour de l'empereur, et que cette absence regrettable du influer désagréablement sur les nerfs de la jolie femme.

Au retour, M. de Lestenac en fit l'épreuve sur lui-même. On le trouva exigeant, difficile, gênant, bruyant, que sais-je?

Il agit en mari philosophe, céda, se tut, et se retira sous sa tente. Seulement, avant d'atteindre le campement du 104^e, il traversa celui des chasseurs, s'arrêta devant la tente d'Antonin et passa sa tête par l'ouverture:

— Curnil, dit-il, votre mariage marche-t-il?

— Couci-couci.

— Alors, tout n'est pas désespéré?

— Pas encore.

— Eh bien! résistez, mon ami, résistez à l'invasion des Bléviard dans votre vie privée.

Et, sans plus d'explications, il s'en fut à grandes enjambées, laissant Antonin ahuri de cette apparition.

Le vendredi, de bonne heure, deux voitures vinrent se ranger devant la maison Nicolle, attendant visiblement les dames de céans.

L'une était une calèche de bonne mine, à grands frais venue de Chalons pour la circonstance, que le lieutenant

de Curnil envoyait à sa mère et à Mme de Lestenac, pour les conduire à la grande manœuvre.

L'autre, qui avait dû être un break présentable, avait subi de nombreuses avaries et supporté de longs services.

Sa caisse n'avait plus qu'une couleur indistincte, et ses coussins, d'une maigreur peu rassurante, offraient un spectacle assez lamentable.

Tel quel, c'était tout ce que le Grand-Mourmelon avait pu fournir, sur les réquisitions pressantes et monnayées du docteur Lémincé.

Mme Aurélie ayant déclaré vouloir assister à la manœuvre, son mari s'était déçu. Il avait demandé, cherché, trouvé, payé et fait amener aux ordres de madame ce trop prosaïque équipage.

Le capitaine Aubépin avait engagé Berthe à jouer également de ce spectacle mouvementé.

Elle avait refusé doucement, fermement, assurant n'en avoir aucune curiosité, quand la petite Marie, toute en pleurs, supplia son père de l'y conduire, avec des caresses irrésistibles et des mines désolées.

(A suivre)